D'UNE RIVE A L'AUTRE : SOUVENIRS D'UNE CURE ANALYTIQUE RE

Jean-Marie de SINETY

Il s'agira ici bien sur ici d'évoquer la trace, essentiellement celle du transfert agrémentée des quelques anecdotes qui sont rattachées aux souvenirs plus profonds. Le contenu intime ne sera abordé que sous l'angle du changement.

Selon la belle formule de M. Aumage, je tenterai de truffier mon texte de quelques références empruntées ici ou là.

Nous sommes en 1978.

J'ai un peu plus de trente ans, je termine une certification en psychiatrie après de laborieuses études de médecine; je fréquente assez peu l'internat de psychiatrie à l'hôpital de Sotteville les Rouen, mais puisque j'y exerce des fonctions d'interne, il m'arrive quand je suis de garde d'y déjeuner.

Nous sommes une trentaine (toutes années confondues) à vouloir devenir psychiatres ; les deux tiers de ces postulants font ou on fait une analyse personnelle, la plupart se réfèrent aux concepts freudiens revisités par Lacan dont l'aura est au sommet.

J'ai tenté de lire celui-ci mais je n'arrive pas à croire que c'est précisément parce que je n'y comprends rien qu'il me faudrait persévérer.

Quelques étudiants résistent au lacanisme ambiant et se tournent vers la SPP, ou l'APF mais il faut aller à Paris une à deux fois par semaine, financer deux à trois séances hebdomadaire : je n'en ai pas les moyens.

La psychiatrie qui manque déjà de moyens, n'est pas encore dans l'état de déliquescence avancée qu'elle connaît aujourd'hui.

Nous apprenons dans un vrai manuel de sémiologie : le « H Hey » (800 pages), mais aussi pour moi, qui ait choisi la pédo psychiatrie : les trois volumes de psychiatrie de l'enfant devant lesquels le répertoire de symptômes appelé DSM utilisé aujourd'hui ne fait pas le poids.

Le secteur a été mis en place depuis quelques années par les audacieux de l'époque et, ça fonctionne.

La révolution neuroleptique a eu lieu mais le champ médicamenteux n'a pas encore envahi tout l'espace psychiatrique : il existe une psychiatrie institutionnelle.

La schizophrénie existe déjà, l'autisme aussi mais les thèses sur l'origine de ces troubles sont encore plurielles.

La neuro psychiatrie n'existe plus, il y a désormais des neurologues et des psychiatres.

La psychanalyse a révolutionné cette dernière discipline en y introduisant le concept de psycho dynamique.

Le sort des patients, notamment les chroniques, reste cependant très précaire avec des salles communes rappelant l'asile de la fin du 19^{ème} siècle.

Notre formation très ouverte se fait dans des séminaires obligatoires qui ont souvent lieu le soir et qui se prolongent dans la fumée des cigarettes.

Tout cela me change de la médecine et me passionne.

Si la théorie analytique s'ouvre progressivement à ma connaissance, il me manque toujours l'expérience.

Une amie psychologue m'a parlé du RE ajoutant qu'il y avait à Rouen plusieurs analystes de cette école.

Je suis progressivement tenté mais je crains de faire une analyse au rabais.

La lecture du triangle brisé (N Fabre, Payot-1973) achève de me convaincre et, je prends RV avec un psychiatre analyste RE; son cabinet est rue des Requis, c'est donc en ce lieu que je me sens convoqué un matin de janvier 1978.

J'ai une vingtaine de kms à faire, je suis stressé et, à l'entrée de Rouen ma voiture tombe en panne.

Nous sommes en hiver, j'ai oublié de remettre mon starter, j'ai noyé mon moteur, et fait sombrer mon RV.

Je me précipite vers un arrêt de bus, je téléphone à mon futur analyste, espérant sans le penser vraiment qu'il reportera la séance, il me répond : « je vous attends ».

C'est ainsi que je fus introduit dans le travail de la psychanalyse en une première séance de dix minutes.

Une rationalisation abusive me conduit à penser, à l'époque, que la psychanalyse est pour moi du côté de la formation, mais je sais bien au fond qu'il s'agit davantage de mon bien être et que cet aveu est une des clefs du succès ; il ne faudra guère plus d'une ou deux séances pour achever de me convaincre que je suis bien là à ma juste place.

Nous convenons avec celui que je commence déjà à appeler « mon psy » que puisqu'il y a pour moi une démarche de santé, il me fera une feuille de soins; nous négocions ensemble le montant du dépassement d'honoraires.

Me voilà en paix avec femme et enfants que je craignais par ma démarche de priver de quelques faibles revenus.

Je suis impressionné dans ces premières séances par l'importance que je donne dans le transfert à la personne de mon analyste.

Mais ce qui domine c'est une sorte d'excitation, exaltation pas très éloignée de la joie. Je suis heureux de me lancer dans cette aventure et d'embarquer enfin. Je suis dans « l'attente croyante » de Freud.

Le rythme des séances sera hebdomadaire.

Les premières séances sont en face à face installés de part et d'autre du bureau; « mon psy » prend quelques notes et m'écoute attentivement; une de ses premières phrases sera de me demander qui je suis, ce qui me plonge dans une grande perplexité. C'est vrai : « qui suis-je ? »

Le récit commence et je me laisse travailler par ce qui est maintenant à l'œuvre, faisant l'expérience de la perlaboration, je laisse venir en séance ce qui s'est tissé dans l'entre deux. Souvent dans les rencontres en face à face, nous allumons chacun notre cigarette.

Il faudra peu de temps pour que la proposition du divan vienne m'inscrire davantage dans le processus analytique RE.

Lorsque le rideau s'ouvre sur la scène du RE, j'ai au début souvent du mal à laisser poindre la première image, il m'arrive de devoir faire un choix; je lâche ensuite mes résistances et, je m'abandonne à ce qui suit.

Je ferai toutes sortes de RE : il y aura des chemins plus ou moins pentus, plus ou moins sombres, des sous bois dans lesquels je m'enfoncerai ou pas, des lignes de crêtes sur lesquelles je sentirai parfois mon corps basculer à droite ou à gauche. Il y aura des bords de mer, des îles, des bateaux. Il y aura des maisons ouvertes et fermées, des chambres obscures, des berceaux qui ressemblent à des prisons et dans lesquelles je me sentirai en détresse.

Je serai présent tel que je suis, mais parfois je ne me reconnaitrai pas tout en me désignant; je serai quelques fois enfant sous l'ombre d'un homme que je ne pourrai qualifier. Je rencontrerai en rêve mon analyste mais il prendra les traits de circonstance.

Je vivrai là, « à la recherche du temps perdu » de profonds moments d'émotions et des liaisons opérantes avec mon passé.

« Lorsqu'un souvenir resurgit dans notre conscience, ce n'est pas seulement sous la forme d'un pan du passé disparu : nous nous souvenons aussi des émotions que nous avons alors ressenties: joie, peur, inquiétude, plaisir, étonnement, tristesse, espoir et nous les ressentons à nouveau »

« De manière apparemment étrange, si nous sommes capables de nous souvenir de ce que nous avons vécu, c'est parce que nous ne sommes plus les mêmes que lorsque nous l'avons vécu. Nous sommes devenus autres » (Ameisen: « Sur les épaules de Darwin », Edition Les liens qui libèrent).

Je est un autre, disait Rimbaud.

Le déplacement imaginaire par le RE me permettait comme à tant d'autres de refaire le trajet du souvenir et des émotions et ce faisant de devenir moi aussi autre.

Derrière le divan mon analyste est là, je l'entends respirer, se préparer: il roule sa cigarette puis l'allume, je suis prêt ; il écrit scrupuleusement ce qu'il entend et mon récit suit le rythme de son écriture.

Il ne bouge pas, mais je le sens, j'entends sa présence apaisante. Il n'intervient pas, sinon parfois pour m'inciter à faire un pas de plus.

Le RE éteint, comme une lumière qui s'éloigne, il me laisse revenir à moi et faire commentaires et associations de pensées qui ne manquent jamais.

Je me rassieds ensuite face à lui, autrement vivant de ce qui s'est passé.

« Etre vivant dans la situation analytique est différent d'être vivant dans toute autre forme de relation...Se sentir connu dans la situation analytique, n'est pas tant le sentiment d'être compris qu'une impression que l'analyste sait qui l'on est » (Th Ogden)

A la séance suivante, il me laisse venir, ne m'oriente en rien, ne m'impose en rien. Parfois mes associations de pensée me renverront vers le souvenir d'un rêve nocturne dont je lui ferai le récit, il me soutient alors dans le travail d'interprétation.

Il me laisse aller à mes éventuelles digressions sachant y distinguer ce qui relève d'éventuelles résistances, sans trop y insister.

Il est courant, mais non obligé que nous reprenions le RE qui aura précédé.

Il me laisse construire, tisser, élaborer, il y met un peu sa patte.

« Il ne s'agit pas tant de penser psychanalytiquement, il s'agit plutôt de confronter notre co-pensée, co-créativité, co-imagination psychanalytique aux exigences du discours du patient, et de s'y plier pour partie si l'on veut et si l'on peut » (Widlöcher)

Je me surprends à imaginer ce qu'il en est de sa personne à travers les coups de tél qui s'invitent dans la séance, il y a aussi les bruits de la maison, la façon dont il est habillé, l'odeur du cabinet, la fatigue qui se voit et celle qui ne se voit pas.

Il m'aide à le deviner en me faisant part de quelques réflexions plus personnelles sur son travail en hôpital de jour ou sur les mouvements que traverse le GIREP. Il dira un jour : « Ca y est, nous sommes devenus vraiment psychanalyste, nous avons eu notre scission».

Je me sens plus proche et lui sait gré de ces petits bouts de lui, dont il m'honore.

Je déteste qu'il soit en retard, je me demande pourquoi il garde si longtemps le patient qui me précède, je voudrais me persuader que je suis au centre de son intérêt.

Deux ans plus tard, je me sens mieux avec moi-même et avec les autres, nous convenons qu'il ne fera plus de feuilles de soins ; l'aventure se poursuivra encore deux années pleines, puis un déménagement s'esquissant dans une autre région, nous nous reverrons de manière plus espacée.

J'aborderai dans la clarté une autre rive, j'entrerai dans des eaux plus tranquilles de mon existence à peu près sur d'être arrivé à bon port.

J'entendrai un peu plus tard dans la formation que je poursuivrai au séminaire cette phrase de G Maurey : « Une analyse se commence et se termine avec la même certitude de ce qui est à faire et, de ce qui est clos ».

Il y a aussi un temps pour tout.

« Tout ce qui se produit dans le monde arrive en son temps...Il y a un temps pour chercher et un temps pour perdre, un temps pour conserver et un temps pour jeter, un temps pour déchirer et un temps pour coudre, il y a un temps pour se taire et un temps pour parler, il y a un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour la guerre et un temps pour la paix »

(L'Ecclesiaste 3)